



Pierre Yborra

L'EFFRACTION...



Du même auteur :

– *Le pain de mon père*

– *Le pain perdu*

– *Le banc*

– *Au 4 de la rue Rapide*

EXTRAIT

À Serge Arnaud, en souvenir...

*Un écrivain est un menteur qui n'écrit
que des choses vraies.*

Franz-Olivier Giesbert.

*Il n'y a pas que des hasards, il y a aussi
des rendez-vous.*

Paul Eluard.

Chapitre 1

C'est bien par effraction qu'il est entré dans ma vie. C'était sûrement une période où j'étais bon à prendre... Je le connaissais un peu, à peine un peu. Nous ne nous étions jamais parlé avant cette rencontre. Il était depuis quelques mois le mari d'une amie de Laurence, mon épouse, amies, depuis la Maternelle. Et dans le cas d'amitié féminine, on n'a pas le choix, on a beau ne pas vouloir... on se fait toujours le mari de la copine.

J'étais marié depuis presque trois ans. Et déjà je ronronnais dans mon couple. J'avais tout ce qu'il fallait pour bourdonner dans le bonheur. Une belle télé Pathé Marconi flambante neuve, du papier peint à gros ramages orange sur les murs de mon séjour, une salle de bain rose dragée, banquette salon en similicuir noir sur les accoudoirs et les bords. Avec comme repose cul, des coussins acrylique rouge, façon poils de chimpanzé. Et le reste à l'avenant, dans un bel appartement, au sixième étage d'un immeuble HLM avec vue imprenable sur le cimetière.

J'étais paré pour admirer Neil Armstrong et ses potes s'envoyant en l'air sur la lune. Cinq Colonnes à

la Une, Guy Lux et son Palmarès des Chansons... Je l'aimais bien le Guy, quand il mâtait sans escale le décolleté bateau de sa comparse Anne-Marie Peysson. Il y allait le drille... Il n'était pas gêné. On n'a jamais su si en coulisse, il ne trimbalait pas ses mains... En ces époques lointaines et prudes, on n'imaginait même pas...

La première fois que je l'ai rencontré le mari de la copine, c'était un dimanche, lors d'une flânerie en famille sur le Remblai des Sables. Dès que le soleil faisait le beau, hop, tous les Yonnais endimanchés se retrouvaient sur cette promenade. On se saluait, on bavardait au fil des rencontres. On traînait en attendant le film du dimanche soir...

C'est donc là, sur cette promenade sablaise, qu'on est tombé nez à nez avec l'amie de Laurence et son mari. Les deux copines se sont mises à parler à perdre haleine. Elles ne s'étaient pas vues depuis quelques mois. Depuis que Carol, pour la désigner avait rencontré Philippe. Comment, où ? Je n'ai jamais su... Mais ce que j'ai su, parce que les choses bruissent dans les petites villes... il l'avait mise enceinte dès leur première rencontre, en lui faisant du même coup, perdre son berlingot, et lui, son pucelage.

Ce n'était pas de bol pour un homme comme lui, voué à un avenir brillant de se retrouver papa à cause d'un coup foireux, un coup qu'il n'a pas entendu partir, et qui peut barrer toute une vie à cause « d'un moment d'égarement ».

C'est que Monsieur sortait à peine de Mai-68. C'est de ce grand monôme qu'il avait ramené ces idées révolutionnaires qui ont changé la marche du monde. « Faites l'amour pas la guerre ». Toute la France bandante de gauche et de droite s'est

engouffrée dans cette nouveauté obligeante... pour le ravissement des marchands de pilules et de celles et de ceux qui en usaient...

Il avait été, à l'ouïr (je l'ai su plus tard), le bras droit et le gauche qui mouvaient les ficelles des Cohn-Bendit et Geismar... Il était le fomentateur d'idées, l'Eminence grise. Nous, dans notre province reculée on a raté tous les trains, du progrès en devenir. On était coupé du globe à cause des informations doucereuses diffusées par Peyrefitte.

Il a fait blobloter le Général, le Philippe susnommé. Foutu la chiasse à Raymond Marcellin, le ministre de l'intérieur qui malgré cela avait une tête de constipé... Il en avait vu d'autres, sûrement, dans sa longue fonction de commis de l'État. Du temps où, déjà, il servait le Maréchal, la Francisque à la boutonnière, avant de se propulser dans une reconversion indolente dans les bras de de Gaulle. Il y a des hommes de cette nature qui traversent toutes les cataractes de l'Histoire, funambules tout support, trempés dès l'enfance dans le chaudron de la baraka. Pour trépasser, tardivement dans leur lit, après une étonnante carrière faite d'abnégation...

Il faut tout de même mettre au crédit de Philippe, son parcours scolaire. Il était d'une autre dimension que le mien. Il s'était retrouvé bachelier à seize ans, avec la plus haute des mentions. Une entrée étonnante à Normal-Sup, C.A.P.E.S. de maths à vingt ans. Et une agrégation empêchée à cause d'une bite irréfléchie, et en bénéfice tous les enchaînements néfastes qui suivent ... Lui qui se voyait en Normalien connu comme : Pompidou, Simone Veil, Jean-Paul Sartre...

Nos femmes bavardaient, elles avaient des choses à se dire, depuis le temps... Moi, comme je suis un homme amène et que mon interlocuteur était un bavard impénitent, je l'ai écouté soliloquer. Il avait sans me connaître, une volubilité incoercible et sans pudeur. Il se foutait carrément à poil, me parlant de sa femme comme de la dernière des connes. Quand nous nous sommes quittés, je me souviens d'avoir dit à Laurence : ce mec-là, tu m'en fais grâce. Vois ta copine Carol tant que tu veux, mais lui, je ne pourrai pas. Il est trop fort pour moi...

Chapitre 2

Le peu de temps que nous sommes restés sur le trottoir des Sables, il me l'a joué faux-modeste. Le genre de type à qui tout a réussi dans sa scolarité et qui se décrit mauvais élève, cancre fainéant, n'ayant jamais ouvert un livre... conséquence de son funeste dix-huit de moyenne générale...

Il m'a parlé de la sévérité de ses parents, professeurs agrégés qui ne lui ont pas pardonné son étourderie caleçonnière... Il me souriait en me racontant tout ça, en me regardant d'un œil gourmand, attendant ma réaction. J'avais le pressentiment qu'il voulait me mystifier. Malgré ma jeunesse, je ne manquais pas de pif pour repérer ce genre d'individu...

Pendant que les femmes se parlaient sans faire grand cas de nous, il m'a raconté Carol, sa jeune femme, mère de son garçon, avec qui il devait vivre... Il m'a avoué que son manque de diplôme et son inculture crasse, faisaient le désespoir de son père, Maître émérite... Il a conclu en se marrant : « Il ne me reste plus qu'à parfaire sa culture, en heures supplémentaires. »

Je l'écoutais en silence, mais j'étais édifié sur le ramage de ce bel oiseau. Pas un seul instant, il ne s'est intéressé à ce que je disais. Il était tout à sa personne : « moi-je, moi-je... » Ayant cru trouver une oreille, il était le plus heureux des hommes dans sa contemplation.

Ce qu'il oubliait de dire dans son monologue, c'est que dans sa chute, il avait atterri sur un confortable matelas de fric. Les parents de Carol avaient le plus beau pignon commercial de La Roche et de la Vendée. Ils étaient propriétaires, rue Clemenceau, sur une immense surface, d'un magasin à l'enseigne de « La Bonne Maison ». Cette boutique était à l'habillement, la caverne d'Ali Baba. On pouvait découvrir tout ce qu'on voulait. Du prêt à porter : hommes, femmes, enfants, robes de mariées, costumes. Ça allait de la mercerie à la bonneterie, au linge de maison, tissus en coupon, chapellerie... Il y en avait pour tous les goûts pour toutes les bourses. Il y avait même un rayon spécial toiles cirées.

La bâtisse était sur quatre niveaux, sous-sol pour la réserve, rez-de-chaussée et le premier étage pour le magasin. Le troisième était la partie privée, l'appartement remis à neuf, dans lequel le couple vivait et où Carol, enfant unique avait grandi.

Les jours de marché, le deuxième lundi du mois, les étalages sur la rue étaient recouverts de nouveautés, dans lesquelles ils incorporaient quelques rossignols, à seule fin de les fourguer discrètement aux gens de la campagne peu sourcilleux sur la mode. Il fallait jouer des coudes, se battre presque pour s'approcher de ces amoncellements de marchandise. « Ne vous battez pas, il y en aura pour tout le monde », disait calmement le patron. Il portait une

sacoche en cuir en bandoulière pour encaisser sur place et éviter les fuites...

La mère de Carol était à la caisse. Son père recevait les chalands qu'il orientait vers un aréopage de vendeuses, toutes polyvalentes. Pour les rendre avenantes, elles étaient intéressées sur leurs chiffres de vente. Les patrons avaient gardé un vieux système de gratifications, spécifique au prêt à porter, qui s'appelait la guelte, qui a malheureusement disparu des boutiques depuis des lunes. Une première assistait le patron. Une armée d'apprenties près de la caisse, munies des achats payés, raccompagnaient les clientes à leur voiture. Certaines acheteuses généreuses donnaient une pièce à la jeune fille. On n'attendait pas à « La Bonne Maison ». Sitôt entrés, sitôt servis, sitôt partis.

Marinette et René, la mère et le père de Carol, enfants de paysans en rupture de paysannerie, avaient commencé leur commerce en faisant les marchés, les foires... Avec un garage quelque part en ville pour stocker la marchandise, quatre tréteaux, un auvent, une vieille camionnette qui tombait en panne tous les quatre matins...

Hiver comme été, sous la pluie, sous le soleil, le vent, la neige. Et roule comme je te peux... Ils arpentaient bocages, côtes et marais. Il a fallu qu'ils se battent et se battent toujours pour les bonnes places, être avant les autres pour ne pas se fait retrouver au fond d'une venelle. Ils devaient parfois soudoyer les placiers. Survivre pour vivre... La concurrence était rêche. Les vieux forains voyaient d'un œil mauvais ces originaux, nouveaux venus.

Marinette et René s'épaulaient mutuellement. Ils n'avaient peur de rien ni de personne. Ils y allaient au

culot avec toutes les audaces... Ils se sont respectés en tous lieux. Marinette séduisait les vieilles et les enfants. René payait des verres aux grosses gueules des foires. Il n'hésitait pas à arroser tous les pochetrans dominants pour se faire bien voir, pour se les mettre profond en fouille. Et cette politique marchait. Les gros bœufs n'affectionnent pas la soif... À force de rasades offertes, il est passé pour un brave garçon, un qui n'est pas chien, un qui a du savoir-vivre... Ils ont fait leur chemin comme ça, à la force de leur valeur.

Après toutes ces années de privations et de sacrifices sur les routes et villages du département et ceux limitrophes. Ils ont empilé tout de même un peu de monnaie, planqué dans des bas de laine le magot... Ils attendaient le moment venu, l'occasion, la bonne affaire pour s'établir, cesser cette vie de déments sans sommeil...

La chance leur a souri au tout début des années cinquante. L'immeuble de la future « Bonne Maison » était à vendre avec le fonds de commerce existant. C'était déjà un magasin de prêt à porter en mauvais état. Il se nommait : « Au Chic Parisien ». En affaire, il ne faut pas tergiverser. Ils n'ont pas tergiversé. Vite fait, ils sont passés chez le notaire. Ils ont aligné les talbins sur le bureau du tabellion, signé les actes. Pas le temps de dire : « ouf ! » que le tour était joué. Il ne restait plus qu'à faire fortune...

La fortune ne s'est pas montrée mauvaise fille. En dix ans ils se sont retrouvés propriétaires d'un immeuble de rapport dans une belle rue de la ville, proche du marché. Un appartement au dernier étage sur le Remblai des Sables, une villa des années trente sur la Corniche de Sion et un truc ou deux à Paris...

René ensuite s'est mis au bateau à moteur : Hors-bord et ski-nautique, à la voiture américaine... Cette disposition à la consommation de parvenus ne leur sciait peu. Ils se faisaient foutre de leur gueule, ça leur filait un côté Bidochon... Heureusement pour eux, ils ne s'en rendaient pas compte. Ceux qui venaient se goberger dans leur cave avaient un fond de politesse...

Je vais trop vite dans mes détails, je saute des chapitres. J'ai déjà passé dix ans... Revenons vite au début de la réussite... Marinette avec son petit côté chochette aurait bien conservé l'enseigne : « Au Chic Parisien » mais René trouvait que ça faisait pompeux. Et puis pourquoi conserver le nom d'une affaire qui ne marchait plus. Il était superstitieux René. Ça ne l'exaltait pas des masses cette référence à Paris où il n'avait jamais mis les pieds... Comment précisément ont-ils opté pour « La Bonne Maison » ? Je ne peux pas le dire.

Il avait beau la ramener l'autre Savant soixante-huitard avec ses mathématiques appliquées et sa grosse tête de nœud pleine de poncifs... À part d'être fort en thème, il n'avait encore rien fait de sa vie, sinon de mettre en cloque, par inadvertance une petite bien dotée... Les parents de mon zouave, le prof émérite... et sa maman, la prof de philo, je ne les connaissais pas, mais je les devinais. Je ne m'étais jamais égaré en amitié avec ce genre d'ethnie. Je les préférais plus modestes mes potes... C'est pour toutes ces raisons que je voulais me tenir loin, loin, à des lieues de ces oiseaux de malheur...

Chapitre 3

On était le jeudi suivant du dimanche sablais. Aux environs de 19h, j'étais dans ma salle à manger en train de corriger mes copies, car moi aussi, comme je ne l'ai pas encore écrit, tout à vous dépeindre mon Ostrogoth... j'étais avant de prendre ma retraite : enseignant. Ô, un tout petit, un modeste, un instituteur comme on disait en ces temps. Avant qu'ils nous vêtissent pour faire bander l'ego du titre de professeur des écoles. On vit une époque où les désignations changent. Les putes sont des Escort-girls, les aveugles des non-voyants, les vieux des seniors... Et les cons restent des cons. Pour eux, ce n'est pas près de changer... Oui, une autre précision, ma femme Laurence aussi était institutrice. Je portraiturerai tout ça plus tard... Revenons à mes copies...

J'étais plongé dans la lecture des rédactions des élèves de ma classe de CE1, foutu boulot que la correction des rédactions... quand le timbre de la porte s'est mis à sonner intempestivement. J'ai failli sursauter par la manière incongrue dont on utilisait la sonnette. Je suis allé ouvrir, et bonheur ineffable... dans l'embrasure de l'entrée se trouvaient Philippe et

Carol, chargés comme des bourriques : « C'est nous, on se paye le culot de vous inviter chez vous ». Je n'étais pas remis de mon étonnement qu'ils étaient déjà dans la cuisine en train de déballer des boites Tupperware garnies de bouffe...

Laurence était tout sourire de voir sa Carol, sa copine de toujours... Elle trouvait cet impromptu de très bon goût. Moi, j'étais dans le vague. Je ne sais pas la tête que je montrais mais j'étais un brin frappé par leur façon désinvolte de se manifester... « On vous aurait bien passé un coup de fil mais Carol m'a dit que vous n'aviez pas de téléphone. Alors on s'est pointé comme ça, au débotté... Après tout on est entre amis n'est-ce pas ? » On était entre amis... Il y avait seulement quatre jours que je l'avais rencontré sur le Remblai des Sables et déjà, il était là, chez moi, avec son Champagne et son sans gêne... Il insiste : « on a bien fait de venir. On vous sort de vos copies ».

Il m'interroge ce trouduc : « Pourquoi n'avez-vous pas le téléphone, c'est indispensable à notre époque ! » Je baragouine n'importe quoi, je mens. Je réponds que j'ai fait une demande, mais que ça traîne, que c'est long... l'obtention d'un numéro.

Il faut se souvenir jeunes lectrices, lecteurs, propriétaires de portables et autres... Il fallait parfois plusieurs mois pour conquérir un abonnement téléphonique. Aussi sec, il se propose d'intercéder. Il se fait fort le Monsieur de me l'obtenir dans la semaine. Il connaît un mec haut placé, une tronche, capable sur tout, un pote à lui en plus, qui ne lui refuse rien. « Même pas sa femme, me dit-il en se bidonnant. »

L'offre n'était pas tombée dans l'oreille d'une sourde, Laurence saute sur l'occasion pour lui demander d'intervenir vite. Depuis le temps qu'elle en désire un. « On pourra s'appeler quand on veut, hein Carol ? »... « OH OUI, oh oui ! » répond l'autre.

Je ne sais pas pourquoi, mais en ces temps de ma jeunesse, j'étais réfractaire à ce progrès. Je freinais des quatre fers. Il faut dire que dans les années cinquante, soixante, téléphoner était un chemin de croix. On était en plein sketch de Fernand Raynaud et son 22 à Asnières... Maintenant, je peux dire que mon point de vue est contraire. J'ai changé avec le temps qui passe et pas que de la gueule... J'ai tout ce qui sort de nouveau : l'ordinateur et ses Mails, et son Skype pour communiquer à distance, et le portable et ses SMS. Je suis devenu un malade de ces trucs... Comme tout le monde, je suis tombé dans cette course à l'échalote... surenchère du toujours plus. Victime moi aussi.

Revenons à mes invités. Ils n'avaient lésiné sur rien : Champagne, pinard, du blanc ; du rouge... de la charcuterie, des glaces, et même un petit pot de caviar qui lui avait été offert par un père d'élève. Un toubib évidemment, radiologue même... : « un mec sympa, je te le présenterai, tu verras... »

Je restais sans voix. Il était déjà dans mon séjour. Il regardait mes copies. Je ne disais pas un mot, et il me balance en feuilletant un cahier : « Chiant ce genre de boulot, je n'aurais pas aimé faire instit et me taper des classes de merde. C'est un peu comme torcher des culs à des chiards. » Putain ! Moi qui avais une haute idée de ma fonction, il m'abaissait au grade de torcheur de culs... J'avais beau me creuser, je ne me souvenais pas avoir croisé un type pareil.

Faut dire à sa décharge que je n'avais pas vu beaucoup de pays, ni fais de Grandes Écoles...

– Bon, tu les sors tes flûtes pour le Champ, il va tiédir si on attend trop.

– Tu m'excuseras, je n'ai pas de flûtes pour ton champagne ni de coupes. Je n'ai pas eu ça dans mes cadeaux de mariage... Je n'ai que des verres de merde et encore... que je lui ai répondu pour reprendre sa formule.

– Emmène ce que tu as, on t'offrira des coupes ou des flûtes comme tu veux la prochaine fois.

– Je m'entends lui répliquer, des flûtes, si toutefois il y a une prochaine fois.

Laurence a sorti nos verres à moutarde à peine dépareillés... et on a bu sa bouteille de Mumm Cordon Rouge... Carol avait une belle descente. J'ai pu m'en rendre compte plus tard quand on a attaqué le blanc, le rouge... Je n'en avais pas bu des masses dans ma vie du vin de Champagne, mais j'ai senti ce jour-là que je n'aurais pas de difficultés pour y prendre goût. Ma connaissance pinardière festive s'arrêtait aux roteux des kermesses paroissiales, au mousseux des tirs forains... Tremper ses lèvres dans ce liquide avait une autre spiritualité.

Le caviar que je découvrais ne m'a pas donné des « haut-le-cœur ». J'ai trouvé que cet amuse-gueule avait une peinture au-dessus de mes boîtes de maquereaux au vin blanc... Si on ne faisait pas gaffe, on prendrait vite des goûts de riches, même sans pognon...

Le vin aidant et la bouffe ont assoupi mon agacement du début de leur venue. Finalement Philippe s'est montré plus posé, moins blablateur. Il m'est même apparu attachant avec son humour de

clown blanc... Je n'étais pas dupe. Je ne me voyais pas dans le rôle de l'Auguste, je savais que je me faisais harponner... Mais j'avais envie de voir, comme au Poker. Et au Poker pour voir il faut payer. Mais ma curiosité n'avait pas de prix...

Il m'a dit pendant que les femmes reposaient, assommées par les mélanges, qu'il voulait à tout prix passer son agrégation. Il se devait... Il ne se voyait pas vivre aux crochets de sa femme et de sa belle-famille avec sa paye de prof. Ou finir boutiquier, Prince Consort de « La Bonne Maison ».

Ils nous ont quittés un peu avant minuit. Ils étaient subitement pressés. Vu son absolue envie de partir, peut-être étaient-ils pris par le syndrome de Cendrillon ? Devant la porte de l'ascenseur, il m'a embrassé en me disant : « attends-toi à me revoir souvent ». Carol ne marchait pas droit, Laurence avait je ne sais quoi à faire encore. Je me suis couché avec un coup dans le pif en oubliant de me brosser les ratiches... J'ai dormi comme un bébé.

